

Étude de *MARSIHO* d'André Suarès

Séquence proposée par Mme Alran, professeur agrégé pour ses élèves de 1ère L du lycée Victor Hugo de Carpentras.

Editions Jeanne Laffitte (1931)

Justification de ce choix

L'œuvre d'André Suarès est peu connue du grand public. Je l'ai découverte à l'occasion d'un projet que j'ai mis sur pied pour deux classes autour de Marseille-Provence 2013. L'intérêt que ce recueil de poèmes en prose a présenté pour le comédien Philippe Caubère qui lui a consacré un spectacle au festival d'Avignon en 2012 a attiré mon attention.

Objectifs

L'objet d'étude « Poésie et quête du sens » sera concrétisé par l'étude d'une œuvre aux thèmes divers qui cherche l'essence d'une ville. Le recueil permet des mises en voix, des travaux d'écriture, offre l'occasion d'enrichissements culturels, notamment HIDA

Problématique :

Quel portrait de la ville de Marseille ce recueil de poésie en prose nous propose-t-il ?

1. Séance de présentation de l'auteur

Elle s'appuie sur la lecture de la biographie *André Suarès l'insurgé* de Robert Parienté parue chez Robert Laffont en 1990 puis rééditée.

Esprit très brillant, normalien, musicien, grand voyageur, membre du comité de la NRF avec Gide, Valéry et Claudel ; un exemple intéressant d'artiste méconnu de son temps et encore longtemps après. Les élèves citent en général Van Gogh dans ce cas de figure, jamais un écrivain.

Inconnu du grand public, Suarès est pourtant adoubé par Zweig, Alain Fournier, Joyce, Rouault...Il y a une énigme stimulante autour de la méconnaissance de cet auteur.

On met en avant l'abondance de l'œuvre : récits de voyage, critique d'art, monographies d'écrivains ; les engagements : défense de Dreyfus, alerte précoce sur la montée du nazisme ; l'intransigeance face aux compromissions il se voit en Villiers-de-L'isle-Adam, se reconnaît en Baudelaire, vit misérablement compensée par le rôle de mécènes tels que Jacques Doucet qu'il conseille avant les surréalistes.

2. Lecture analytique dans le chapitre « Puissance de Marseille » depuis « Foule qui roule » jusqu'à « mouvante ondulation des ports.»

Dans ce passage Marseille est donnée comme symbole du « Départ », l'auteur ensuite justifie ce titre qu'il lui décerne et enfin montre l'empreinte que cette caractéristique exerce sur les Marseillais ; le mot « départ » constitue un leitmotiv du texte dont on gardera le mouvement lors de l'étude pour en sentir l'élan.

PB Qu'est-ce qui fait de cet extrait un éloge de Marseille comme symbole du Départ ?

I Une ville marine, un port qui mieux que tout autre parle de « Départ »

On travaille pour ce premier mouvement du texte sur les retours de sons (« foule qui roule, vieux port/départ ») qui donnent un effet de houle, sur les tournures superlatives (« n'est qu', toujours, bouée des bouées ») qui dessinent la quintessence de Marseille. Après l'introduction des notions de **dénotation/connotation** on cherche comment le texte est une rêverie poétique sur les connotations du mot « Départ ».

Le passage comporte aussi une démarche **argumentative** : **l'éloge** est appuyé sur **l'expérience** personnelle de l'auteur-voyageur, la **comparaison** avec d'autres types de port. Les séquences sur l'argumentation qui ont précédé permettent ces repérages aux élèves.

II Les justifications du titre décerné

Les élèves qui ont fait un voyage à Marseille dans le cadre du projet d'année (CVLA) repèrent la justification par la géographie physique : le Lacydon, calanque naturelle « pénètre au cœur de la cité » ; la géographie humaine est aussi convoquée : une identité joyeusement sédentaire.

III L'imprégnation des habitants

On travaille sur les **sons** qui rapprochent les mots désignant la ville et les gens : on voit là de près comment, en tissant entre eux des liens, la poésie crée une impression de nécessité des mots (« bouillante, grouille, pullule ») et l'image d'une ville vivante personnifiée en corps voluptueux, matrice qui transfigure les sédentaires en apparents voyageurs. La dernière phrase est l'occasion d'une étude précise du **rythme** au tableau pour faire apparaître l'expansion de chacun de ses segments qui mime le « Départ » en allant de mots brefs aux connotations lourdes (« gares », « terres ») à des expressions emplies de mots légers et baudelairiens (« grands navires », « vapeur légère »), véritables citations (« la mouvante ondulation des ports »).

Plusieurs poèmes de Baudelaire sont évoqués, ce qu'il attendait de la prose poétique « assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements de l'âme, aux ondulations de la rêverie » est cité car ici réalisé.

3. Lecture analytique du chapitre « Vent à Notre-Dame-de-la-Garde » jusqu'à « être belle »

Le texte décrit le moment où le mistral se lève, puis ses effets et s'achève sur la splendeur du Marseille balayé par le vent. Il semble relever de deux gageures : faire de l'impalpable _un vent_ l'objet d'un poème, légitimer le mistral.

Pb Comment le poème en prose parvient-il à rendre le Mistral et son lien avec l'identité de Marseille ?

A partir de questions données en préparation sur l'énonciation dans ce passage, les manières de décrire le vent, le sens des propos argumentatifs de la fin du texte, sont mis en avant :

I Le rapport au lecteur

*familier : « tu »

*humoristique : « tête chauve » et « momie ». On explique le château d'If, référence à Dumas

*didactique : leçon de choses, observation, description des effets du froid par des métaphores dont toute une série autour des objets coupants

II La description du mistral

*par comparaisons et métaphores : il est une tempête (échos de *L'Odyssee*), un géant

*par des notations de mouvement et de couleur : le blanc, la farine ; le bleu, le rose

*par des séquences rythmiques qui coupent le souffle : phrase 1, l13 à 16 : énumérations, images fortes, changement de plans hardis comme si le mistral annulait les proportions

III L'image de Marseille révélée par le mistral

* depuis un poste d'observation : ND de-la-Garde comparée au plus haut pont d'un navire et accessoirement à un oiseau surmonté d'une huppe (la vierge) qui permet de voir...

*...l'identité de Marseille : battue des vents, elle est nue, comparée pour les couleurs à la grenade, pour l'inutilité de l'ornement aux corps des jeunes gens naturellement beaux.

Passage argumentatif original sur la nécessité de voir les villes nues, les monuments comme oripeaux. On explique la référence à la domus aurea de Néron.

Conclusion : ce n'est qu'en apparence un éloge paradoxal. Le poème relie un lieu : ND-de-la-Garde, un moment climatique : le mistral, à l'identité profonde de la ville, naturellement belle.

4. Lecture analytique chap XVIII « Le grand Lupanar Hiéropornéion » depuis « Tout est plein » jusqu'à « respirer »

Après une lecture expressive sans préalable travail crayon en main en classe sur une piste au choix : les indications de la diversité des prostituées ; les passages d'observation et point de vue sur la société ; les notations fantastiques.

Ce texte est à la fois l'occasion d'activités réussies par les élèves et d'enrichissements culturels.

On donne les étymologies grecque et latine des mots choisis par l'auteur pour désigner ce quartier du Panier au début du siècle. La nuance sacrée contenue dans le mot grec a la faveur de l'auteur (p 170)

On fait retrouver aux élèves des œuvres littéraires mettant en scène la prostitution : Zola, Maupassant sont cités.

Pb Qu'est-ce qui rend marquante cette vision de la prostitution à Marseille ?

On organise ainsi les relevés des élèves

I Le texte est un document qui montre la prostitution dans sa **diversité**

*des âges ; *des origines et des langues ; * des attitudes (on pense à des Degas, Toulouse-Lautrec)

II Quelle position de l'auteur sur la **société** ?

*observateur de la société il ne fait pas partie des privilégiés qui viennent se repaître du spectacle de ces femmes esclaves, il analyse et dénonce le goût de « s'encanailler », l'hypocrisie de certains peintres et écrivains, la cruauté de ceux qui, donnant à ces femmes de faux espoirs, « joue[nt] à ressusciter Lazare de sa tombe » quand ils vont « l'y laisser retomber ». On explique la référence biblique.

*son humanité envers ces femmes transparait : il relève par plusieurs images animales l'avilissement dont elles sont victimes parfois grotesques « grosses perruches, rouges, jaunes, vertes » à la Van Dongen dont on montre des reproductions ; il est sensible à la détresse de certaines « une Irlandaise a pleuré », « O douloureuse douceur »

Si quelqu'un est condamné dans ce texte qui juge peu, c'est la bonne société bien pensante.

III Une vision infernale

*Des images d'asile, de folie

*Des scènes fantastiques, images-choc, crues, proches de l'hallucination (« il y en a qui ont une bouche d'égout : chaque mot est un excrément qui jaillit des latrines » et les images finales) chez un auteur par ailleurs imperméable au surréalisme qui lui est contemporain

*L'enfer sur terre, les termes religieux de la « damnation »

Conclusion : texte très fort, pas « aimable », qui représente par sa violence ce que les marseillais ont pu ne pas aimer dans l'œuvre car Suarès n'y traite pas le sujet à la manière des impressionnistes mais

avec une sorte d'effroi sacré qui rapproche cette forme de sexualité et la mort. Des tableaux d'Allemagne- Autriche années 20 (Klimt, Pechstein, Schiele, Schad) sont montrés qui permettent de rattacher ce passage de Suarès à l'esthétique expressionniste.

5. Séances d'étude transversale de l'œuvre pour l'entraînement à l'entretien

*A partir d'une préparation à la maison dans laquelle les élèves devaient repérer **trois blâmes** sur des sujets différents concernant Marseille et reformuler l'idée contenue dans un passage-clé pour chacun, on retient :

_son inculture

_le mauvais goût de certains monuments

_l'acceptation de sa caricature

Des élèves ont préparé des **lectures** : nous y repérons les puissants antidotes à chacun de ces blâmes par exemple l'éloge de l'église Saint-Victor(p 173) ou du quartier escarpé du Roucas Blanc, l'idée d'une ville qui a trouvé « la recette du bonheur » (p 147) et dont la puissance peut même s'accommoder de l'ombre de quelques défauts nécessaires au relief du portrait.

*A partir d'une préparation sur les **artistes** cités dans l'œuvre, on fait le point sur les marseillais : Puget et Daumier et ceux que la ville a adoptés ou aurait dû adopter : Bourdelle, Rimbaud. On note l'idée très intéressante d'un Rimbaud qui aurait vécu plus longtemps s'il avait connu Marseille à temps pour éviter de plus lointains départs.

Réponse synthétique à la problématique de la séquence.

6. Séance d'AP

On fait connaître aux élèves la phrase du BO sur « la relation qui lie, en poésie, le travail de l'écriture à une manière singulière d'interroger le monde et de construire le sens dans un usage de la langue réinventé » : la séance visera à éclairer d'exemples pris dans *Marsiho* ces formules qui définissent l'écriture poétique.

On présente simplement à partir du mot « fleur » souvent employé par Suarès la notion d'arbitraire du signe, on introduit les termes signifiant, signifié, référent

Activité permettant de s'initier à l'usage de l'alphabet phonétique international par la transcription de passages particulièrement sonores de Suarès ; notion d'harmonie imitative

Activité d'écriture d'invention : écrire soi-même un passage très sonore sur un lieu

7. Séance cours sur l'histoire de la poésie pour mettre en perspective l'œuvre

8. Évaluation écrite prévue : dissertation sur le pouvoir de la poésie de transfigurer de la réalité.

Les textes étudiés sont :

LA N°1

Foule qui roule entre la Joliette et le Vieux Port, confluent des départs. Notre-Dame de la Garde n'est qu'une balise. La Bonne Mère est toujours la bouée des bouées pour les marins toujours en partance. Départ, l'un des plus beaux mots qui soient, des plus riches en douleurs, en désirs, en délires. J'ai vu bien des ports : les uns proclament la richesse et le commerce comme Londres l'empire de la marchandise, de l'échange et de la banque ; d'autres affirment le travail ; d'autres l'entrepôt et la nourriture ; d'autres encore le refuge. Ou le rejet de la misère humaine : il n'est point de port qui sonne le départ à l'égal de Marseille. Il pénètre au cœur de la cité ; il vient chercher l'homme au pied du lit, au saut du train. Tout y parle de départ, tout s'y précipite. Et d'autant plus que les rayons concentriques de la ville pullulent d'un peuple sédentaire : il semble ancré pour jamais dans la joie d'être où il est et le plaisir d'y vivre. Au milieu de ce corps voluptueux, la bouillante matrice de tous les départs grouille d'êtres humains qui ne sont plus que des voyageurs, et qui paraissent tous courir des gares aux grands navires, de la terre lourde et compacte à la vapeur légère et à la mouvante ondulation des ports.

LA N°2

X

VENT

A NOTRE-DAME-DE-LA-GARDE

Par un matin de pierre dure, au temps de Pâques, entre avril et mars, si tu peux rester debout sur le balcon de Notre-Dame-de-la-Garde, quand souffle le mistral et que l'équinoxe joue à la balle avec les bateaux sur la mer, tu fais, sans quitter le roc, la traversée de la tempête la plus sèche qui soit au monde. Regarde Marseille sortir du sommeil, secouer la première paresse qui suit le réveil, et se ruer à la vie de nouveau. Tiens-toi ferme à la rampe. Tu es sur le pont du plus haut bord entre tous les navires ; tu n'as peut-être pas ton bon sens, si tu te crois à l'ancre. Le ciel craque. La grande haleine éparpille le soleil en poudre d'or : elle vibre ; jamais elle n'est tarie, jamais elle ne retombe ; elle se tisse elle-même en rayons qui dansent. Et les trombes blanches de la poussière se poursuivent dans les rues et les chemins, comme si la terre secouait sa farine. L'air blanc est de pierre ; de pierre blanche, la ville. Au loin, les Acoules en pierre rose ont un air de laurier en fleurs ; et tout est pris dans l'étau de la mâchoire en pierre bleue du ciel et de la mer.

Notre-Dame de-la-Garde est un mât : elle oscille sur sa quille. Elle va prendre son vol, la basilique, avec la Vierge qui lui sert de huppe. Quelle masse solide résiste au mistral ? Il n'est pas de vent plus maître que celui-là. Et le mistral lui-même, à Notre-Dame-de-la-Garde, n'a d'égal que le mistral sur le pont d'Avignon, sur le plan des Baux et sur la mer ferme de Camargue. Voilà ses trois résidences, ses libres capitales, ses grands jeux de géant sur la joue des maisons, et la nuque des hommes, dans les naseaux des taureaux à l'œil rouge, et la crinière des jeunes chevaux, ivres de vitesse et fous d'espace. Crie, si tu veux : tu n'entends pas ta voix, et ton cri est le soupir du petit qui tette. Mets ton chapeau sous tes pieds si tu ne veux pas qu'il coiffe le château d'If. Heureuse la tête chauve sur cette hune. Serre-toi dans tes hardes, fais la momie dans ton manteau : ce vent te coupe la peau et te pèle à la pointe du couteau ; il glace les ramilles du souffle au fond de ta poitrine ; il te glisse sur la langue un glaçon, et un scalpel de neige entre les lèvres. Et, de là haut, Marsiho est nue. Le mistral lui arrache tous ses vêtements et la nudité révèle la splendeur de la ville. Les monuments, les trésors de l'art, les œuvres dorées de Néron ne sont pas tout : il faut voir aussi les villes nues et les comparer entre elles. Ni marbre ni bronze, ni églises sublimes, ni palais illustres, la beauté de Marseille est faite de sa vie seule : elle

éclate comme une grenade mûre, dans le sang de chaque grain, dans le total des couleurs et de la forme. Ainsi, les corps admirables de la jeune fille et du jeune homme, d'où l'ornement est proscrit, prennent toute beauté de l'équilibre et du jeu harmonieux des organes. Marsiho est là, dans le vent, qui bondit et qui vit. Sa seule présence fait toute sa vertu : il ne lui faut rien de plus pour être belle.

LA N°3

Tout est plein de ces femmes vouées, qui sont la rançon de toutes les autres qui les méprisent. On les appelle les « Cagoles ». Tristes ou non, folles, saoules ou de bon sens, calmes ou furieuses et déchaînées, elles triomphent dans ce tumulte et les cris. Il en est qui rient comme les démentes, sans arrêt, à la façon des sirènes dans la brume. En été, portes béantes, fenêtres ouvertes, les chambres montrent le lit et la cuvette ; penchée sur la rue, plus qu'à mi-corps, la fille fait sa toilette ; elle se farde sauvagement, ou fume la cigarette. Il est admirable comme elles ont transmis leurs modes aux femmes honnêtes ; et plus jeunes elles sont, dans un hôtel de la place Vendôme, plus elles sont pareilles aux dames du Coin de Reboul. En chemise, demi-nues, elles sont juchées à l'appui des banquettes. Ces grosses perruches, rouges, jaunes, vertes, on peut les toucher du trottoir. Elles montrent leurs seins. Elles font des gestes obscènes. Les unes ont les mamelles des nourrices ; d'autres de jolis seins, frais et fleuris de rose. Il y en a qui ont une bouche d'égoût : chaque mot est un excrément qui jaillit des latrines, avec un aboi rauque, en tout patois, en toute langue, en turc même, en bambara, en gaélique et même en chinois. Toutes n'ont pas la parole immonde, loin de là : on en voit qui s'y entraînent. Il y en a qui parlent avec douceur et presque avec une sorte de politesse. Une irlandaise a pleuré, ses yeux ont vacillé dans le profond désespoir pour un mot qu'on lui dit en slang de Dublin. C'est ce qu'on ne doit jamais faire ; il ne faut jamais les rendre, ne fût-ce qu'un instant au souvenir de ce qu'elles furent : il ne faut pas jouer à ressusciter Lazare de sa tombe, quand on ne peut pas l'en tirer et qu'on va l'y laisser retomber, sans prendre seulement soin de l'ensevelir. Quelques-unes semblent vieilles à faire frémir, leur propre cercueil sans couvercle, au cimetière ; et beaucoup, toutes jeunettes encore. O douloureuse douceur, de cette fraîche infortune, du destin écrit sur ces lèvres encore vivantes, sur ces joues qui ne sont pas flétries : elles peuvent toujours plaire, et pourtant elles sont dans ce charnier, qui donne sur la damnation. Un sens de folie, fatale comme le cours des astres, s'élève de ce spectacle. Sur le pas des portes, à l'étal des balcons, elles sont offertes en tout pareilles au gibier des marchands de victuailles, pour Noël ; mais ici, c'est la volaille qui s'offre, la perdrix et le lièvre. Et le gibier cligne de l'œil, il parle, il fume la cigarette. Assises, elles ouvrent les cuisses ; et leur sexe est une autre bouche, aux lèvres saoules : elle murmure, elle grimace, elle rumine je ne sais quoi : il semble qu'on l'entend respirer.